

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1927-1928 — N° 74

L'HÔTEL-DIEU D'ANGOULÊME

AUX XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Mercredi 28 Mars 1928

PAR

Antony-Jean CASATI

Né à CANNES (Alpes-Maritimes), le 4 mai 1899.

Examineurs de la Thèse	{	MM. CRUCHET, professeur.....	<i>Président.</i>
		LEURET, professeur.....	{ <i>Juges.</i>
		MURATET, agrégé.....	
		DAMADE, agrégé.....	

BORDEAUX
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ

Y. GADORET
17, RUE POQUELIN-MOLIÈRE, 17

1928



UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1927-1928 — N° 74

L'HÔTEL-DIEU D'ANGOULÊME

AUX XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Mercredi 28 Mars 1928

PAR

Antony-Jean CASATI

Né à CANNES (Alpes-Maritimes), le 4 mai 1899.

Examineurs de la Thèse	{	MM. CRUCHET, professeur.....	<i>Président.</i>
		LEURET, professeur.....	} <i>Juges.</i>
		MURATET, agrégé.....	
		DAMADE, agrégé.....	

BORDEAUX
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ

Y. CADORET
17, RUE POQUELIN-MOLIÈRE, 17

1928

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. LANELONGUE, BADAL, PITRES, POUSSON, MOURE, PRINCETEAU
LAGRANGE, W. DUBREUILH, RIVIÈRE

PROFESSEURS

MM.			MM.
Clinique médicale	VERGER.	Zoologie et parasitologie	MANDOUL.
id.	CASSAET.	Médecine expérimentale	MAURIAC.
Clinique chirurgicale	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique	TEULIÈRES.
id.	BÉGOUIN.	Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	ROCHER.
Pathologie et thérapeutique générales	CARLES.	Clinique gynécologique	GUYOT.
Clinique d'accouchements	N.	Clinique médicale des maladies des enfants	CRUCHET.
Anatomie pathologique et microscopie clinique	SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale	DENIGÈS.
Anatomie	VILLEMIN.	Physique médicale et pharmaceutique	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie	G. DUBREUILH.	Médec. coloniale et clinique des malad. exotiques	LE DANTEC.
Physiologie	PACHON.	Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	PETGES.
Hygiène	AUCHÉ.	Clinique des maladies des voies urinaires	DUVERGEY.
Médecine légale et déontologie	LANDE.	Clinique des maladies nerveuses et mentales	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médicale	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie	PORTMANN.
Chimie	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée	BARTHE.
Botanique et matière médicale	BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie	SELLIER.
Pharmacie	DUPOUY.		

MM. LABAT (Pharmacie). — DELAUNAY (Physiologie).
MICHELEAU, LEURET, DUPÉRIÉ (Médecine générale)



AGRÉGÉS EN EXERCICE :

MM.			MM.
Anatomie	DUBCOQ.	Maladies mentales	PERRENS.
Histologie	LACOSTE.	Chirurgie générale	PAPIN.
Anatomie pathologique	MURATET.	id.	JEANNENEY.
Parasitologie et sciences naturelles	R. SIGALAS.	id.	CHARRIER.
Histoire naturelle pharmaceutique	FOURMENT.	id.	LOUBAT.
Médecine générale	CREYX.	Obstétrique	PERY.
id.	BONNIN.	id.	FAUGÈRE.
id.	AUBERTIN.	Pharmacie	GOLSE.
id.	DAMADE.		

COURS COMPLÉMENTAIRES

MM.			MM.
Clinique dentaire	CAVALLÉ.	Démonstrations et préparations pharmaceutiques	LABAT
Médecine opératoire	PAPIN.	Pharmacie chimique	GOLSE.
Ophtalmologie	CABANNES.	Chimie minérale	GOLSE.
Puériculture	ANDÉRODIAS		

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes .. MM. N.
Cours complémentaire annexe — Prothèse et rééducation professionnelle GOURDON.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA FAMILLE

A MES AMIS

A MES MAITRES
DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE ET DE L'HOPITAL DE TOURS

A MES MAITRES
DE L'HOTEL-DIEU D'ANGOULÊME

A MES MAITRES
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DES HOPITAUX
DE BORDEAUX

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR R. CRUCHET

*Professeur de clinique médicale des maladies des enfants à la Faculté
de Médecine et de Pharmacie de Bordeaux,*

*Médecin des hôpitaux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548412_0114

L'HÔTEL-DIEU D'ANGOULÊME

AUX XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

INTRODUCTION

Au cours de nos deux années d'internat à l'Hôtel-Dieu d'Angoulême, il nous fut donné d'apprendre un fait qui nous intéressa tout particulièrement.

Nous l'apprîmes par M. le chanoine Bisch, à la mémoire duquel va, pour cela, toute notre reconnaissance. Il croyait — et l'on verra sur quoi il s'appuyait pour le croire — qu'un internat avait dû être institué à l'Hôpital d'Angoulême dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Il nous le dit, et la pensée nous vint de rechercher la confirmation de ce fait dans les archives de l'hôpital. Nous n'y trouvâmes aucun document se rapportant à l'existence d'un internat à l'époque précitée.

Mais nos recherches nous révélèrent des détails curieux sur la création du vieil hôpital auquel nous étions attaché.

De ces recherches, complétées par les renseignements que nous pûmes trouver dans les archives municipales et départementales et de la lecture que nous fîmes, à peu près dans le même temps, de quelques lettres de Jean-Louis Guez de Balzac,

qui contribua pour une large part à l'aménagement de l'Hôpital d'Angoulême, naquit l'idée de cette courte étude.

Avant de l'entreprendre, nous tenons à remercier M. Biais, ancien archiviste du département de la Charente et ancien bibliothécaire de la ville d'Angoulême, qui voulut bien mettre fort obligeamment sa vaste érudition à notre service. Nous assurons aussi de notre gratitude son successeur, M. Burias, qui nous guida, avec une grande amabilité, dans nos recherches à travers les archives, et M. George, président de la Société archéologique et historique de la Charente, qui nous communiqua les documents les plus précieux et nous donna des conseils plus précieux encore.

Nous espérons que ces quelques pages ne seront pas inutiles à l'histoire locale de la médecine.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Les hôpitaux d'Angoulême antérieurs à l'Hôtel-Dieu.

Antérieurement à l'hôpital actuel, dont la création remonte au milieu du ^{xvii}^e siècle et va faire l'objet de cette étude, il y eut à Angoulême d'autres hôpitaux. Notre intention n'est pas de retracer leur histoire. Cependant, nous la rappellerons brièvement.

A l'origine, on le sait, les établissements hospitaliers furent tous — à Angoulême comme partout ailleurs — des manifestations de la foi chrétienne et ils étaient destinés à recevoir aussi bien les voyageurs misérables que les malades indigents (1). Ils se multiplièrent à partir du ^{vi}^e siècle ; le pape saint Grégoire ayant alors prescrit d'instituer près des principales églises et des principaux couvents des diaconies (2) chargées de prendre soin des incurables et de distribuer des aumônes aux pauvres, presque tous les monastères eurent la leur : la plus anciennement connue à Angoulême est celle du monastère de Saint-Ausone.

(1) On le voit, les hospices servaient pour les malheureux à la fois d'hôpitaux et d'hôtelleries : c'étaient les hôtelleries du Bon-Dieu, et c'est pour cette raison qu'on leur donna les noms de Maison-Dieu et d'Hôtel-Dieu.

(2) Ces diaconies étaient encore appelées aumôneries, en raison de ce qu'elles distribuaient les aumônes ; celui qui faisait cette distribution était l'aumônier.

On sait aussi que c'est au XII^e et au XIII^e siècles, au moment des croisades, que furent fondées de nombreuses léproseries et maladreries (1) pour lutter contre la lèpre rapportée d'Orient : il s'en fonda une tout près d'Angoulême, aux Mérigots.

Au XIV^e siècle, les établissements de charité tombèrent en décadence. Certains virent leurs biens confisqués par Philippe le Bel au profit du Trésor ; ceux qui en avaient la charge ne s'y opposèrent pas ou même profitèrent de la confiscation de ces biens pour en partager quelques-uns avec les agents du Trésor qui l'exécutaient. Aussi le concile tenu à Vienne, en Dauphiné, en 1311, après avoir considéré « qu'il arrivait quelquefois que les recteurs des hôpitaux en négligeaient les biens et les droits, qu'ils ne les retiraient pas d'entre les mains des usurpateurs, qu'ils laissaient tomber en ruines les bâtiments, tournant à leur profit les revenus de ces lieux de piété » ; ordonna, « en conséquence, que le gouvernement de semblables établissements serait confié à des hommes prudents, capables, de bonne réputation, qui seraient obligés, à l'exemple des tuteurs et des curateurs, de prêter serment, faire inventaire et rendre compte tous les ans aux ordinaires ou à leurs commis » (2). A la suite de cette ordonnance, il se produisit un grand changement dans la situation des hospices. Avant, ils étaient dirigés par les religieux seuls ; à partir de ce moment, certaines villes possédèrent leur hôpital à elles et placèrent, à côté des religieux, des administrateurs laïques nommés par elles. De plus, alors que jusque-là les soins aux malades étaient considérés uniquement comme un devoir de charité chrétienne devant s'appliquer sans distinction à tous les malheureux, l'habitude s'établit dans certaines villes, en cas de trop grande affluence de malades, de recevoir d'abord ceux de la ville. C'est ainsi que la ville d'Angoulême créa l'Hôpital de Saint-Michel, aux environs de 1372, et que cet hôpital mérite de retenir particulièrement l'attention, car il était placé

(1) Ces léproseries furent d'abord dirigées par des religieux de Saint-Lazare ; de là, le nom de lazarets sous lequel on les désigna aussi.

(2) *Histoire ecclésiastique*, livre XCI.

sous la protection des maire, échevins, conseillers et pairs exerçant le pouvoir de tutelle et de surveillance, et l'on n'y recevait pas les malades étrangers à la ville.

Le ^{xv}^e siècle fut un siècle pieux et doux aux pauvres et aux malades : à Angoulême, le comte Jean de Valois se fit remarquer par sa charité et ses libéralités.

Le début du siècle suivant vit une grave épidémie de peste en Angoumois et la création à Angoulême de l'Hôpital Saint-Roch (1516) « pour mettre et retirer d'ores en avant les pauvres qui sont frappez de peste, afin que ladite ville et les habitants d'icelle demeurent en prospérité et santé » (1). On y reçut par la suite tous les malades atteints d'affections contagieuses. C'est également au ^{xvi}^e siècle que Charles de Saint-Gelais, descendant du poète Mélin de Saint-Gelais et membre de cette célèbre famille qui a son berceau en Angoumois, fonda et dota un hospice qui prit le nom d'Aumône de Saint-Gelais.

Ainsi, au commencement du ^{xvii}^e siècle, existaient à Angoulême trois hôpitaux :

Le plus récent, l'Aumône de Saint-Gelais, occupait à peu près l'emplacement qu'occupe aujourd'hui l'usine à gaz ; il était destiné à recevoir les pèlerins de passage, malades ou non.

L'Hôpital Saint-Roch était bâti à l'extrémité est de la ville, en haut de l'actuelle rue de la Grand'Font ; c'était un hôpital d'isolement.

Enfin, l'Hôpital Saint-Michel, le plus ancien de tous, était situé près de la Maison de ville, qui se trouvait alors dans la rue appelée aujourd'hui rue Henri IV ; on y soignait les malades d'Angoulême, à l'exclusion de tous autres.

(1) Vigier de la Pile, *Histoire de l'Angoumois*, histoire de l'année 1516.

L'Hôtel-Dieu.

Fondation de l'Hôtel-Dieu (1651).

Le 21 septembre 1631, à Angoulême, le sieur Jean Guérin, écuyer, sieur Duplessac, de Puydeneuve et de Rochebertière, et la demoiselle Louise Lériget, son épouse, passaient par-devant le notaire royal, tabellion et garde-notes héréditaire en Angoumois, et ses témoins, un acte par lequel ils s'engageaient à fonder un hôpital dans les dix-huit mois suivants. Cet acte est entièrement reproduit dans le premier registre manuscrit des délibérations du bureau de l'Hôtel-Dieu (1), et il s'exprime en

(1) Les délibérations du bureau de l'Hôtel-Dieu, depuis la fondation jusqu'à nos jours, sont consignées dans une série de registres, dont chacun embrasse une période d'environ soixante ans. Le premier de ces registres est un gros volume, couvert d'une reliure vénérable, et dont la première page porte ce titre :

FONDATION
DE L'HOSTEL-DIEU
DE NOSTRE DAME
DES ANGES DE LA VILLE
D'ANGOLESME.
INSTITUTION ET
RÈGLEMENTS DU BUREAU
ESTABLY EN ICELLUY.
DONS, LÉGATS ET AUTR=
ES MATIÈRES QUI LE
CONCERNENT.
LE XXX NOVEMBRE MDCLI

avec les deux épigraphes suivantes : « Ad maiorem Dei gloriam » et « Qui dat pauperi non indigebit : qui despicit deprecantem sustinebit penuriam » (*Livre des proverbes*, chap. XXVIII, vers. 27).

ces termes : « Lesquels testateurs ont légué la somme de huit mille livres pour être employée à bâtir et édifier en cette ville une maison ou Hôtel-Dieu et hôpital qui sera nommé de Notre-Dame-des-Anges, et en tel lieu et endroit de ladite ville qui sera jugé convenable. — Item. Ont donné et légué la somme de deux mille livres pour meubler et garnir ledit hôpital de meubles nécessaires. — Lesdits bâtiments, meubles et garnitures seront faits dans dix-huit mois prochains; et afin que les pauvres aveugles, impotents et mendiants qui seront retirés et logés audit hôpital, au nombre de douze, durant leurs infirmités, ensemble les pèlerins passants qui vont et viennent des lieux saints, y puissent être vêtus et nourris deux jours durant, lesdits testateurs ont donné et légué audit hôpital la somme de deux cents livres de rente annuelle et perpétuelle » (1).

Dans l'esprit des fondateurs, cet hospice ne devait donc pas seulement recevoir les malades d'Angoulême, comme l'Hôpital Saint Michel. Il devait, comme les hôpitaux des premiers siècles, accueillir les voyageurs de passage, les malades de la ville et les malades étrangers.

Il y eut à cette époque toute une série de prédications véhémentes enseignant aux fidèles qu'il serait salutaire de revenir aux anciennes pratiques de charité, que c'était un devoir de soulager ceux qui souffrent et d'héberger ceux qui passent, qu'il fallait, d'après l'Évangile, voir en tout malade et en tout pèlerin le Christ lui-même, et que celui-ci avait dit qu'au Jugement dernier il condamnerait quiconque ne se serait pas acquitté de ce devoir. C'est pourquoi de nombreux Hôtels-Dieu furent alors construits; et c'est sans doute sous l'influence de ces prédicateurs que Jean Guérin et Louise Lériget décidèrent de fonder à Angoulême un nouvel hôpital.

Mais, avant même qu'on ait commencé de le bâtir, Jean Guérin mourut. Sa veuve, soit que sa situation de fortune se trouvât amoindrie, soit que simplement elle regrettât les dispositions prises d'accord avec son mari quelques mois plus tôt, ne voulut

(1) Premier registre des délibérations du bureau de l'Hôtel-Dieu.

plus exécuter la donation. De là, un procès intenté à Louise Lériget par l'Administration des hospices, qui n'entendait pas se laisser frustrer. Après une longue procédure, dont tous les actes sont consignés dans le registre de l'Hôtel-Dieu, et à la suite d'arrêts rendus par le Présidial et la Cour du Parlement, il y eut transaction entre les deux parties : le 18 juillet 1644, la veuve Guérin s'engagea à faire l'acquisition « du grand jeu de paulme, situé en la ville d'Angoulême, paroisse Notre-Dame-de-Beaulieu, ainsi que d'un logis et autres bâtiments, jardin, basse-cour, aisines et issues dudit jeu de paulme, confrontant lesdits objets à la voie publique qui va de la place à l'art, au monastère royal de Saint-Ozonne, le tout d'une valeur de quatre mille huit cents livres, pour y bâtir, construire et édifier l'hôpital ordonné par le sieur Guérin et la dame Lériget » (1).

On « bâtit, construisit et édifia » l'Hospice de Notre-Dame-des-Anges là où s'élève aujourd'hui la partie de l'Hôtel-Dieu qui borde la place du Petit Beaulieu et la rue de l'Hôpital. Cette rue y gagna son nom, qu'elle méritait alors mieux que maintenant, car l'entrée principale de l'hôpital s'y trouvait. Du vieil hospice, il ne reste que la chapelle — où sont installés le service des petites filles et le service d'ophtalmologie — et qu'un mur — qui clôt le fond de la salle des vieilles. L'emplacement occupé de nos jours par la plupart des services d'hommes, par la cuisine et par la pharmacie était alors situé en dehors de l'hôpital et occupé par un couvent de Cordeliers, dont la chapelle, qui subsiste seule, est devenue celle de l'hôpital actuel.

On doit à la vérité de reconnaître que si la dame Lériget montra d'abord peu d'empressement à tenir les promesses de son mari et les siennes, quand elle s'y décida, elle fit preuve d'une grande générosité et dépassa dans ses dépenses ce à quoi elle s'était engagée avec lui par acte notarié. Nous connaissons, en effet, la somme qu'elle consacra à la construction de l'Hôtel-Dieu : nous lisons dans le registre des hospices, que, le 19 mai

(1) Premier registre des délibérations du bureau de l'Hôtel-Dieu.

1653, messire François Normand, trésorier du bureau, donna à la dame Lériget quittance de la somme de vingt mille huit cents livres, représentant les déboursés faits par elle pour cette construction, somme bien supérieure, on le voit, à celle fixée dans la donation. De plus, elle laissa de l'argent pour qu'on fit des chambres à l'Hôpital Saint-Roch, ce qui n'avait pas été prévu par Jean Guérin et fut mentionné dans une inscription placée au-dessus de la porte de la chapelle de cet hôpital. « Cet Hôpital de Saint-Roch a été » réparé et agrandi « par les soins d'Élie L'Évêcot, sieur du Breuil et des Doucets, conseiller du roi au siège présidial, maire et capitaine de la ville d'Angoulême, et des deniers légués par Jean Guérin, écuyer, sieur de Puydeneuille et de damoiselle Louise Lériget, son épouse, l'an 1631. » (1).

Le roi approuva par lettres patentes, au mois de mai 1651, l'érection de l'Hôtel-Dieu de Notre-Dame-des-Anges et accorda « audit Hôtel-Dieu à perpétuité la coupe d'un arpent de bois taillis par chacun an, à prendre en la garenne royale d'Angoulême, pour le chauffage des... pauvres, faire les lessives, cuissons et autres nécessités » (2).

Cet Hôtel-Dieu de Notre-Dame-des-Anges fut achevé au milieu de l'année 1651 et ouvrit ses portes le 2 août de la même année.

(1) Rapporté par le docteur Claude Gigon, dans *Les anciens hôpitaux et les maisons de secours de la ville d'Angoulême* (Angoulême, Goumard, 1868.)

(2) Premier registre des délibérations du bureau de l'Hôtel-Dieu.

II

Nomination du premier médecin, du premier chirurgien, du premier apothicaire.

Dès qu'arrivèrent les premiers malades dans le nouvel hôpital, des médecins et chirurgiens de la ville vinrent les traiter bénévolement et sans mandat officiel. Au bout de quelque temps, l'Administration des Hospices voulut attacher à l'Hôtel-Dieu, par une nomination régulière, un médecin, un chirurgien et un apothicaire; et elle chercha du personnel pour donner les soins aux hospitalisés.

Pour ce dernier office, se présenta spontanément à l'hôpital une personne pieuse, Hélié Guillebeaud, avec quelques autres filles charitables. Elles se groupèrent presque aussitôt en communauté religieuse, la communauté de Sainte-Marthe, ordre local dont l'histoire est étroitement liée à celle de l'Hôtel-Dieu d'Angoulême et dont les membres aujourd'hui encore soignent les malades hospitalisés dans cet établissement. Hélié Guillebeaud fut la première supérieure de l'ordre. Elle est enterrée dans la chapelle de l'hôpital. Son nom a été donné en 1926 à une salle du service des femmes.

Sur le choix d'un médecin et d'un chirurgien, voici ce que

nous apprend le compte rendu des délibérations du bureau de l'Hôtel-Dieu (1) :

« Aujourd'hui, 25^e aougst mil six cent cinquante un », le bureau s'étant réuni, « a été proposé de choysir et nommer un médecin qui eut soin de visiter les malades et ordonner les remèdes qui leur seront nécessaires ».

» Sur ce, maistre Jean Birot, docteur en médecine, a esté choysi et nommé par le bureau, et à l'instant étant venu audict hôpital, a volontairement accepté ladite charge pour tel temps qu'il plaira au bureau.

» Comme aussy voullant délibérer sur l'eslection d'un chirurgien pour le secours des pauvres, Didier Bouquet, maistre chirurgien de la présente ville, a été présenté, remonstré que despuis plusieurs années il a traité, pansé et médicamenté les pauvres qui se sont trouvé malades aux hospitaux de la presente ville, que depuis le deuxiesme du presant mois, jour et feste de Nostre-Dame-des-Anges, l'ouverture dudict hospital ayant esté faicte par ledict seigneur evesque, il a continué sesdicts soins aux malades qui y ont esté receus, fourni les médicaments et offre pendant sa vie de donner gratuitement et charitablement ses peines et industrie pour le soulagement des pauvres, et, pour les remèdes, dit que, le bureau lui fournissant les drogues nécessaires pour la composition desdits remèdes, il en fera la composition.

» Le zèle dudict Bouquet a esté loué par le bureau, ses offres acceptées, et a esté esleu chirurgien ordinaire dudict hospital. »

Le médecin et le chirurgien étaient nommés. Restait à désigner un pharmacien. Aussi, dans la même séance, « ledict sieur des Bretonnières, dont le zèle et la charité pour les pauvres ne se lasse jamais, a été prié de parler aux maistres apothicaires de la présente ville pour arrester avec eux le prix des drogues et remèdes qui seront donnés cy-après aux malades dudict hospital, et les requérir de choysir un de leur corps pour admi-

(1) Dans le premier registre des délibérations de ce bureau. Nous avons reproduit exactement l'orthographe du compte rendu.

nistrer lesdicts remèdes aux malades pendant le temps qu'ils jugeront raisonnable ».

Et quelques jours plus tard, le 3 septembre 1651, « ledict sieur des Bretonnières a rapporté au bureau avoir fait avertir les syndics des M^{tres} apothiquaires de ceste ville pour faire eslection d'un des M^{res} de leur profession pour fournir les remèdes aux malades dudît hostel-Dieu, et avoir coopéré avec des personnes intelligentes pour savoir le juste prix de chacun remède dont il a retiré extrait et mis sur le bureau. Et à l'instant François Gibault, M^{re} apothicaire, s'est présenté au bureau et a offert ses soins et ses peines gratuitement pour le service des pauvres pendant sa vie. Lesquels offres ont été acceptées et a été convenu avec lui qu'il fournira et administrera les remèdes suivant le prix cy-après contenu :

» Premièrement, les médecines (1), l'une portant l'autre, 14 sols.

» Plus toutes sortes de clystères, 5 sols 6 deniers.

» Plus les potions cordiales, l'une portant l'autre, 18 sols.

» Plus les (2) de pilurre (3), l'une portant l'autre, 8 sols.

» Plus les jullets (4) cordiaux, l'un portant l'autre, 10 sols.

» Plus les julleps commungs, 6 sols.

» Plus pitzanes laxatives composées, qu'elles soient de casse, séné et autres, 15 sols.

(1) On appelait médecines les potions purgatives, parce que, a-t-on dit, comme les purgations étaient alors d'une importance primordiale dans tout traitement, il semblait que toute la médecine se résümât dans l'art de les formuler.

(2) Ici, un mot du manuscrit est illisible.

(3) Par pilurre, il faut probablement entendre pilule (comparer en espagnol : pildora).

(4) Par jullets, il faut entendre les juleps, qui sont désignés à la ligne suivante sous le nom de julleps. C'est une chose assez remarquable que le mépris dans lequel on tenait l'orthographe à cette époque : il n'est pas rare de voir, jusque dans des documents officiels, le même mot orthographié de plusieurs façons différentes à quelques lignes d'intervalle ; et quand il s'agit de noms propres, les variations sont encore plus grandes.

- » Plus sirop, l'once, l'un portant l'autre, 2 sols 6 deniers.
- » Plus bolles (1) cordiaux, 10 sols.
- » Plus tablettes de rozes (2), l'once, 2 sols 6 deniers.
- » Plus tablettes composées avecq poudre (3), 2 sols 6 deniers.
- » Plus épithèmes (4) cordiaux pour mettre sur la region du cœur ou autrement, 10 sols.
- » Plus épithèmes pour les intemperies ou ardantes chaleurs que cause la fièvre, pour la region épigastrique et hypogastrique commungs, 10 sols la livre.
- » Plus emplastres commungs, l'un portant l'autre, l'once, 3 sols.
- » Plus anplastre Paracelse divin (5), 6 solz.
- » Plus ungans de toutes sortes commungs, fors le Pomphelix, 1 sol 6 deniers.

(1) Par bolles, il faut entendre les bols, qui sont désignés un peu plus loin sous le nom de baules.

(2) Les tablettes de rozes étaient des tablettes faiblement laxatives préparées de la façon suivante : on faisait cuire, en consistance de sirop, parties égales de sucre blanc et de pétales de roses de Provins ou roses rouges (par opposition aux tablettes de roses pâles, faites avec des pétales de roses de Puteaux ou roses roses) ; on faisait ensuite couler ce sirop sur une plaque qu'on exposait douze heures à l'air libre ; puis on faisait sécher lentement à l'étuve ; et lorsque la préparation était devenue sonore et cassante, on la divisait en tablettes d'égales dimensions.

(3) Les tablettes de rozes composées, ou simplement tablettes composées, étaient préparées de la même façon que les précédentes, mais elles contenaient de plus du séné, du gingembre, du suc de citron et de la poudre d'agaric blanc (c'est pourquoi l'on disait parfois, comme ici, tablettes composées avec poudre) ; elles avaient une action purgative.

(4) Les épithèmes étaient des topiques de nature intermédiaire entre celle des onguents et celle des emplâtres.

(5) L'emplâtre Paracelse divin était un emplâtre simple ou commun (c'est-à-dire composé de parties égales d'axonge, d'huile d'olives et de litharge et d'une quantité suffisante d'eau pour obtenir une consistance glutineuse), auquel on n'ajoutait pas moins de douze substances, dont les plus importantes étaient la térébenthine, la gomme ammoniacque, l'opoponax, la racine d'aristoloche et la pierre d'aimant porphyrisée ; son application devait, paraît-il, guérir les hernies. Il aurait été divin, en effet, s'il avait été efficace, ce dont il est permis de douter.

» Plus l'ongant Pomphelix (1), 2 solz 6 deniers l'once.

» Plus toutes sortes d'huile, fors celle de carabé et d'amandes dousses composées, l'once, 1 sol 6 deniers.

» Plus huile d'amandes douces tirées sans feu, 8 solz l'once.

» Plus l'once d'huile carabé (2), 12 sols.

» Plus les sachets rémollients, résolutifs ou autres, de grandeur chascun des deulx paumes de main en carré, 3 solz.

» Plus baules purgatifs composés de casse, terbantine (3) ou quelqu'autre poudre, suivant l'ordonnance, 12 solz (Et ne délivrera rien sans ordonnance par escrit du médecin) (4).

» Le surplus de la valeur desdites drogues est donné charitablement par ledict Gibauld, lequel a promis et s'est obligé de fournir et administrer lesdicts remèdes aux pauvres qui seront admis au présent hostel-Dieu pendant sa vie, et à ce faire a obligé tous et chascun ses biens et qu'il sera tenu de présenter au bureau, et icelluy tenant ses parties de trois mois en trois mois pour estre arrestées en l'assemblée et payées par le trésorier par l'ordre dudict bureau.

» Fait audict bureau, ledict jour troisième septembre mil six cent cinquante un ».

Ces textes concernant le médecin, le chirurgien, l'apothicaire appellent quelques commentaires.

Nous avons lu que l'apothicaire s'engageait non seulement à

(1) L'onguent pomphelix ou pompholix était composé d'oxyde de zinc (qu'on appelait pomphelix ou pompholix), d'huile rosat, de cire jaune, de suc de morelle, d'encens, de sulfure de plomb et d'oxyde de plomb; il servait pour le pansement des plaies variqueuses.

(2) L'huile de carabé ou karabé, appelée encore huile de succin, était faite avec une substance résineuse extraite de l'argile et était utilisée comme antispasmodique et emménagogue.

(3) Par terbantine, il faut probablement entendre térébenthine (comparer en anglais : terpentin); les pitules et bols de térébenthine étaient employés dans le traitement des coliques hépatiques.

(4) Cette phrase est entre parenthèses dans le texte original, tellement il était entendu que cela allait de soi : l'usage était déjà depuis longtemps en vigueur que les apothicaires ne vendissent aucun remède sans ordonnance médicale.

fournir, mais encore à « administrer les remèdes aux pauvres ». Son rôle, en effet, ne se bornait pas à préparer les médicaments. Dans bien des cas, il devait surveiller la façon dont ils étaient pris et observer leurs effets. Il donnait même en personne certains soins : nous savons que M. Fleurant n'était « point accoutumé à parler à des visages. . ».

Inversement, le chirurgien avait le droit de préparer quelques drogues. C'est ainsi qu'il faisait lui-même le fameux orviétan qui lui servait dans le traitement de certaines blessures et qu'il appliquait sur les plaies aussitôt après les avoir débridées et cautérisées au fer rouge. C'est ainsi également qu'il confectionnait les potions opiacées qu'on donnait aux malades avant une intervention chirurgicale. L'apothicaire lui fournissait les diverses substances qui entraient dans leur composition, et le chirurgien seul connaissait les proportions dans lesquelles elles devaient s'unir ; il se gardait bien de les révéler à l'apothicaire, se réservant ce privilège qui lui conférait une sorte de prestige mystérieux. Mais, à part les drogues qui étaient ainsi immédiatement indispensables à l'exercice de son art, le chirurgien n'avait pas le droit d'en fabriquer d'autres et surtout pas le droit de les vendre au public.

Les archives municipales de maintes communes mentionnent des conflits entre apothicaires et chirurgiens à ce sujet. Nous lisons, dans les archives de la ville d'Angoulême que, le 14 septembre 1789, une plainte a été portée par Guillaume Delalande « apotiquaire de cette ville, syndic en charge de sa communauté » à M. le Lieutenant de Police d'Angoulême, contre « un des garçons du sieur Roulet, m^e chirurgien, demeurant au faubourg de Lhoumaud » ; le suppliant aurait aperçu ledit garçon « qui donnait une médecine à un jeune homme de treize ou quatorze ans » ; il le suivit, « l'interrogea en présence de deux témoins et saisit la médecine... » ; il prie le lieutenant de police de « lui permettre de déposer au greffe la médecine dont il s'agit avec la petite bouteille de verre qui la contient... » (1).

(1) Archives de la ville d'Angoulême, série III (HH³, n^o 2).

Quant au médecin, il examinait le malade et il formulait des prescriptions : là se bornait son rôle. Y avait-il une saignée à pratiquer ? il faisait appeler le chirurgien. Celui-ci l'exécutait, sur l'ordre et quelquefois sous la direction du médecin, mais il ne devait pas en prendre lui-même l'initiative, non plus que de toute opération quelle qu'elle fût (1).

En résumé, les attributions respectives de l'apothicaire, du chirurgien, du médecin étaient un peu différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui. La délimitation entre les fonctions des deux premiers n'était pas toujours très nette.

Et le médecin, lui, régnait en quelque sorte sur eux qui étaient considérés comme les exécuteurs de sa volonté, ainsi qu'on les appelle dans le *Malade imaginaire* :

*Et vos altri Mèssiores,
Fideles executores
Sententiarum Facultatis,
Chirurgiani et apothicari !*

(1) V. à ce sujet un livre curieux : *Les erreurs et abus ordinaires au fait de la Chirurgie*, par « Estienne Thevet, chirurgien de Monseigneur le Prince de Conty et juré à Poitiers » (« Poitiers, Jan Blanchet, imprimeur ordinaire du Roy et de l'Université, 1603 »). Ce livre se trouve à la Bibliothèque municipale de Poitiers.

III

Le premier règlement.

Quand l'Hôtel-Dieu de Notre-Dame-des-Anges commença à fonctionner, on y hospitalisa de nombreux malades qui se trouvaient auparavant à l'Hôpital Saint-Michel. Celui-ci était très vieux, très incommode, et depuis longtemps ses administrateurs et ceux de l'Hôtel-Dieu envisageaient de le supprimer en temps qu'hôpital, de ne le conserver que comme asile pour les voyageurs de passage et de réunir les deux hôpitaux sous une seule et même administration. Cette double décision fut prise dans la séance du 10 mai 1652 : ce jour-là, les administrateurs « ont jugé être utile, expédient et nécessaire que lesdits hôpitaux soient unis et conjoints à perpétuité, pour être régis et gouvernés conjointement par le même bureau établi à l'hôpital de Notre-Dame-des-Anges, consentant que lettres-patentes soient obtenues de Sa Majesté pour la confirmation de ladite union et des règlements qui seront faits et dressés par les directeurs des hôpitaux, avec les sieurs maire et procureur du roi au présidial. — A la charge expresse que les sieurs maires de la présente ville, chacun pendant leur année de mairie, seront l'un des directeurs perpétuels du bureau des hôpitaux unis ensemble, et y aura séance immédiatement après monsieur le lieutenant général, comme aussi monsieur le procureur du roi aura séance immédiatement après ledit sieur maire, qu'entre les conseillers amovibles dudit bureau, il y en aura toujours deux qui seront pris et choisis du corps de ville ; le tout sous la présidence de Monseigneur l'évêque.

« Sous la condition en outre que dans l'hôpital de Saint-Michel, seront retirés les passants valides et pèlerins, sur le seul billet du sieur maire, pour y demeurer pendant vingt-quatre heures, ou plus longtemps s'il y échoit.

» Quant aux malades, ils seront logés dans l'hôpital de Notre-Dame-des-Anges, par l'avis du bureau » (1).

Dans la même séance, l'administration établit le règlement de l'Hôtel-Dieu de Notre-Dame-des-Anges. Ce règlement se trouve au début du premier registre de délibération du bureau. Il comprend 69 articles, dont voici les plus intéressants :

« ARTICLE PREMIER. — Le bureau des hospices se compose de Mgr l'évêque, du lieutenant général au présidial, du maire-capitaine de la ville, de huit conseillers, dont l'un est ecclésiastique, les sept autres laïques, deux choisis dans le corps de ville. »

Ce premier article précise la composition de la Commission administrative. C'était une charge très recherchée que celle de membre de cette commission : dans beaucoup de villes, on ne parvenait aux fonctions municipales qu'après avoir été administrateur des hospices; aussi maint notable ambitieux, convoitant l'honneur d'être maire ou échevin, tâchait d'abord de faire partie du bureau des hospices pour atteindre plus sûrement l'objet de ses convoitises.

« ART. 10. — Les filles qui servent gratuitement les pauvres audit Hôtel-Dieu seront considérées dudit bureau comme personnes entièrement nécessaires à ce saint emploi, et seront secourues et soulagées de conseil, d'appui et de protection en tous leurs besoins; et on conviendra avec elles d'une somme médiocre pour les salaires et pour la nourriture de chaque malade, qui leur sera fournie par le trésorier, par semaine à l'avance. »

Le trésorier remplissait alors, à peu de chose près, les fonctions que se partagent aujourd'hui l'économe de l'hôpital et le receveur des hospices. La façon dont se font les achats nécessaires à la nourriture des malades est encore la même de nos

(1) Premier registre des délibérations du bureau de l'Hôtel-Dieu.

jours : l'économe donne chaque semaine à la sœur de la cuisine la somme qui doit lui permettre de faire l'acquisition des denrées.

« ART. 14. — En concurrence de malades, ceux de la ville seront préférés aux étrangers. »

Cet article est extrêmement important. Il rompait avec l'habitude ancienne de recevoir dans les hospices indifféremment les malades de passage et ceux de la ville, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de place. On a déjà vu que l'usage d'hospitaliser d'abord de préférence les malades de la ville avait commencé à s'établir lors de la fondation de l'Hôpital Saint-Michel. L'article 14 consacra définitivement cet usage.

« ART. 16. — Sera la sortie du malade écrite par le mot latin *abiit* et son décès par le mot *obiit*. »

Les sorties de malades étaient signées par le médecin et marquées dans un registre spécial de la façon qu'on vient de lire. C'est, par la suite, pour éviter les confusions entre *abiit* et *obiit* qu'on désigna la sortie des malades par *exiit* : le médecin signait alors l'exeat du malade.

« ART. 17. — Les fols notoirement lépreux, ou infectés de maladie contagieuse, ne seront point reçus dans l'Hôtel-Dieu. »

Ils étaient reçus à l'Hôpital Saint-Roch. Les fols non lépreux et non atteints de maladies contagieuses étaient reçus à l'Hôtel-Dieu dans des salles spéciales.

La lèpre et la peste étaient les deux maladies pour lesquelles on pratiquait l'isolement le plus rigoureux. Depuis le moyen âge, dès qu'un lépreux entrait dans une maladrerie, il lui était fait défense expresse et solennelle d'aller « ès-églises, en marché, au moulin, au four et ès-tous lieux èsquels il y avait affluence de peuple, de toucher aucun objet comme aucune personne, de manger ou boire en autre compagnie que lépreux » (1). L'isolement des pestiférés, des « infects », comme on disait alors, n'était pas moins strict. On pratiquait même

(1) Rapporté par de Chancel dans *Recherches sur les anciens établissements de bienfaisance de la ville d'Angoulême* (Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente, année 1846, 2^e semestre).

l'isolement *post-mortem* : les malades morts de peste n'étaient pas enterrés au cimetière, mais en des lieux isolés. Le docteur Gigon, dans une communication qu'il fit en 1862 à la Société archéologique et historique de la Charente (1), rapporta qu'il avait lu dans des documents relatifs à la peste qui sévit à Barbezieux en 1629 et 1630 que les inhumations étaient faites non pas par les fossoyeurs habituels, mais par des « aventuriers qu'on faisait venir exprès ». Et il ajoute ce détail curieux : Le 23 octobre 1629, « décéda Pierre Bardon, maître cordonnier, lequel, à cause de sa mort subite, fut visité par M. Boutin, médecin, et les sieurs Petit et Chambault, apothicaires, en présence de M. Marchan, juge sénéchal du présent lieu, et plusieurs autres personnes, lesquelles ne lui ayant reconnu aucune chose dudit mal, fut enterré ès cimetière ». Il dit encore ceci : « Le peuple, voyant que le mal augmentait, se serait assemblé en corps au parquet de ce lieu et il serait entré en nomination de douze personnes pour pourvoir à la conservation du lieu et délibérer de tout ce qui serait expédient de faire, lesquels auraient mis tous ceux qu'on jugea infects hors de la présente ville et iceux envoyés au village de la Regnauderie avec des aventuriers pour les traiter. »

Tout cela et cet article 17 du Règlement de l'hôpital nous rappelle que les mesures d'isolement en cas d'épidémie sont fort antérieures à la législation moderne sur les maladies transmissibles et contagieuses.

« ART. 23. — Les médecin, apothicaire et chirurgien viendront visiter, traiter et médicamenter les malades aux heures et au temps convenables, et y viendront une fois le jour pour le moins, ou davantage si la maladie le requiert. Et lesdits médecin et chirurgien feront cet office de piété gratuitement; et l'apothicaire laissera ses drogues au prix cy-devant accordé avec lui (2), ou autre plus médiocre. »

(1) Docteur Claude Gigon, *Communication sur la peste de Barbezieux de 1629 et 1630* (Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente, année 1862).

(2) V. p. 23, 24 et 25 l'accord passé avec l'apothicaire.

On aimerait savoir si cet article a été fait après entente avec les médecins, apothicaires et chirurgiens, mais on sait que point n'était besoin de cette obligation écrite pour que ceux-ci vins-
sent voir les hospitalisés aussi souvent qu'il était utile. Bien avant que fût composé ce règlement, dans tous les hôpitaux, les médecins avaient coutume de venir chaque jour donner les soins aux malades ; et il est à remarquer que c'était déjà, comme maintenant, le matin qu'ils venaient le plus généralement.

« ART. 26. — Le directeur ecclésiastique tiendra dans la sacristie un tableau où seront inscrits les noms des bienfaiteurs et fondateurs, avec les prières qui doivent être faites, dans lequel il ajoutera les nouveaux à mesure que le cas y arrivera. »

Le directeur ecclésiastique était l'aumônier de l'hôpital. Les noms qu'il inscrivit sur son tableau furent ensuite transcrits sur des plaques de marbre noir qui ornent aujourd'hui l'entrée de l'hôpital.

Ce règlement fut en vigueur jusqu'à la Révolution.

**Un illustre bienfaiteur
de l'Hôtel-Dieu :
Jean-Louis Guez de Balzac.**

Un éternel malade.

D'après l'article 26 du règlement de l'Hôtel-Dieu, le directeur ecclésiastique devait, on l'a vu, inscrire sur un tableau les noms des bienfaiteurs des hospices.

Le sieur Jean-Thomas des Bretonnières fut le premier directeur ecclésiastique et, modestement, il commença par omettre son nom en tête de la liste, bien qu'il eût donné des sommes importantes à l'hôpital. Un des premiers qu'il inscrivit, à la suite de ceux des fondateurs, fut celui de Jean-Louis Guez de Balzac, le grand épistolier.

Jean-Louis Guez de Balzac, qui naquit et mourut à Angoulême, fut un égrotaut toute sa vie. Il se plaint de sa santé dans presque toutes ses lettres, ces fameuses lettres qu'on se passait de mains en mains dans les salons de Paris et qui lui faisaient une si éclatante réputation. Ici, il remercie un correspondant de sa missive qui, dit-il, l'a distrait de ses souffrances et guéri pour un instant ; là, il s'excuse de son retard à écrire, qu'il met sur le compte de la maladie. Il semble bien que ce ne soit pas seulement des artifices épistolaires, ni que, malgré la complaisance avec laquelle il peint ses douleurs, qu'eût été simplement un geignard. Il endura, en effet, un grand nombre de maux. Il souffrit, et parfois très cruellement, de sciatique. Il fut presque constamment gêné par des rhumes interminables, qu'il appelle « rheumes, catharres, pituites et fluxions ». Mais le grand mal de toute sa vie, ce fut une entérite chronique, avec crises aiguës s'accompagnant de douleurs intestinales et de fièvre, crises qu'il appelle « choliques ». Celles-ci se rapprochaient de plus en plus à mesure que la

maladie évoluait; vers la fin de sa vie, il en eut plusieurs presque subintrantes et semble avoir été emporté au cours d'une d'elles. Voici ce qu'il dit dans ses dernières lettres : « ... Ma fièvre ne s'est point retirée de bonne foi; je le reconnais par plusieurs surprises qu'elle me fait... » (1). « Outre le mal constant et perpétuel qui est en possession de mon pauvre corps depuis quelque temps, j'ai la fièvre règlement tous les jours. Il est vrai qu'elle n'est pas violente et qu'elle se passe en cinq ou six heures de froid et que je chasse ce froid avec cinq ou six fagots que je fais brûler l'un après l'autre. C'est toujours fièvre néanmoins, et il n'y a pas de bonne fièvre. » (2). « Quoi qu'on vous die, et qu'on vous écrive, je suis plus mal qu'à l'ordinaire et ne sais que faire pour être mieux. » (3).

Il est assez intéressant d'étudier le traitement qui fut opposé à cette entérite.

C'est en 1622 que Balzac semble en avoir souffert pour la première fois, du moins c'est à cette époque qu'il commence à en parler dans ses lettres; et dès cette même année 1622, il fit une saison à Pougues, d'où il écrivit à Mgr l'Évêque d'Ayre : « 23 octobre 1622. Je m'enivre tous les matins, mais afin que vous n'ayez pas mauvaise opinion de moi, je vous déclare que c'est d'eau de Pougues, qui ferait l'encre (4) si elle était noire. » (5). Pougues était fort en honneur dans le traitement de la « cholique » et reçut alors les hôtes les plus illustres : le cardinal de Richelieu y était allé quelques mois auparavant, et Balzac lui avait écrit : « Le 22 septembre 1622. Monseigneur, j'imagine que cette cholique dont on m'a fait peur se sera

(1) Lettres à Conrart (Paris, Courbé, 1659), livre IV, lettre 19, datée du 22 septembre 1653.

(2) *Ibid.*, livre IV, lettre 23, datée du 8 décembre 1653.

(3) *Ibid.*, livre IV, lettre 24, datée du 29 décembre 1653.

(4) Le contexte de cette phrase montre qu'il faut entendre que Balzac trouve à l'eau de Pougues un goût d'encre.

(5) Lettres (Troyes, Balduc, 1654), lettre 59, adressée à Mgr l'Évêque d'Ayre, datée du 25 octobre 1622.

noyée dans les fontaines de Pougues. » (1). Mais les eaux de Pougues ne guérissent ni le cardinal ni Balzac, et celui-ci, quelque temps après, décida de s'installer dans son château de Balzac, à quelques lieues d'Angoulême, non pas seulement pour avoir le plaisir d'envoyer de là de belles lettres à ses amis restés à Paris, non pas seulement pour fuir la cour où son ambition avait été déçue, mais aussi et surtout pour se soigner. Sa santé était, en effet, bien meilleure à la campagne : à partir de cette époque et presque jusqu'à sa mort, hormis quelques courts séjours à Paris et à Angoulême où il possédait une maison (2), il ne quittera plus son château. Il s'y trouvait tellement mieux qu'à Paris que bien longtemps après, en 1650, il conseille à Conrart, de santé fragile, de venir le rejoindre : « Monsieur, Vous seriez plus sain peut-être à Balzac qu'à Paris, et le changement d'air pourrait dissiper ces fluxions dont les brouillards, les vapeurs grossières de Paris forment la source dans votre tête et en font couler ensuite les ruisseaux par toutes les parties de votre corps. » (3).

En même temps, il suivait, ou plutôt il aurait dû suivre, un régime alimentaire, mais il ne l'observait que quand il se sentait très malade. Nous ne connaissons de ce régime que ce qu'il en indiqua un jour à un de ses amis, atteint du même mal que lui : « ... Je ... désire sur toutes choses votre santé, mais je vous avertis qu'il faut y travailler avec soin : il faut s'abstenir de toutes sortes de viandes humides (4), renoncer à la bonne chère de Paris... » (5).

Le lait d'ânesse faisait partie de son régime et lui réussissait

(1) Lettres diverses (Paris, Guignard, 1659), livre I, lettre 5, adressée à Mgr le cardinal de Richelieu, datée du 22 septembre 1622.

(2) C'est dans sa maison d'Angoulême qu'il mourut. Elle est située rue des Arceaux, au n° 3 bis. Une plaque, posée en 1859 par les soins de la Société Archéologique et Historique de la Charente, la signale à l'attention des passants.

(3) Lettres à Conrart (Paris, Courbé, 1659), livre I, lettre 28, datée du 10 décembre 1650.

(4) Balzac veut désigner par là les viandes en sauce.

(5) Lettres diverses (Paris, Guignard, 1659), livre VII, lettre 39, adressée à M. *** , datée du 17 janvier 1630.

fort bien. En 1646, ayant une crise particulièrement violente, c'est en ce lait qu'il place son espoir de guérison. « ... Si l'été et l'ânesse ma nourrice ne font un petit miracle, écrit-il alors à Chapelain, *actum actum est de Balzacio*. » (1). L'ânesse fit le miracle souhaité et Balzac ne mourut pas cette fois. Au mois de juin 1652, ayant été de nouveau très mal, il se remit au lait d'ânesse et sa santé fut améliorée : « Grâce à Dieu, je sens du soulagement et j'espère que l'ânesse que je tette aura de l'honneur en sa nourriture. » (2). Au mois d'août suivant, nouvelle crise et nouvelle cure de lait d'ânesse. « ... Faisons encore débauche de lait d'ânesse. Une chopine n'est pas trop : mais il faut la boire de grand matin et lui laisser six heures entières à se promener dans le méésentère, sans l'aller troubler par aucune sorte d'aliment. » (3).

Comme médicaments, il fit surtout usage de purgatifs. On sait qu'on désignait à cette époque les purgatifs sous le nom de médecines, et fort souvent il dit à ses correspondants qu'il leur écrit « avec une médecine dans le corps ». Le purgatif dont il se servait le plus fréquemment était la rhubarbe ; il employa aussi l'hydromel (4), non pas n'importe lequel, mais un certain hydromel préparé par un certain apothicaire de Paris, ainsi que nous l'apprend cette lettre : « Pour l'hydromel dont vous a écrit Monsieur l'Archidiacre, après avoir parlé à mon médecin, je donnerai charge à un de mes messagers en qui je me fie et qui partira bientôt pour Paris de faire les choses comme il faudra, et cependant obligez-moi, Monsieur, de prier l'apothicaire de me garder le meilleur qu'il ait. » (5).

Telles furent les principales maladies de Balzac et la façon dont elles furent soignées.

(1) Lettres à Chapelain (*Mélanges historiques*, Paris, Imprimerie Nationale, 1873), lettre datée du 30 avril 1646.

(2) Lettre à Conrart (Paris, Courbé, 1659), livre III, lettre 18, datée du 17 juin 1652.

(3) *Ibid.*, livre III, lettre 22, datée du 5 août 1652.

(4) Composé de 64 grammes de miel pour 1.000 grammes d'eau.

(5) Lettres à Conrart (Paris, Courbé, 1659), livre IV, lettre 19, datée du 22 septembre 1653.

Un malade indocile.

Nous ne savons malheureusement que peu de chose sur les médecins qui ont soigné Balzac. Durant le temps qu'il habita son château des bords de la Charente, il fut traité par un médecin d'Angoulême, mais nous n'avons trouvé à ce sujet aucune indication dans les documents que nous avons eus à notre disposition et nous en sommes réduit à des conjectures. Ce que nous savons, c'est que tous ceux qui le soignèrent maugréèrent contre l'inexactitude avec laquelle il exécutait leurs ordonnances. Il est vrai que les médecins du ^{xvii}^e siècle étaient fort difficiles sur ce point et qu'on passait aisément à leurs yeux pour rebelle aux ordres de la Faculté : s'ils n'allaient pas jusqu'à fixer, comme le prétend Molière, le nombre de grains de sel qu'on devait mettre dans un œuf, du moins ils attachaient une importance extrême à certains détails qui nous semblent aujourd'hui en avoir bien peu et ils exigeaient que, jusque dans ces détails, les malades observassent avec une foi aveugle leurs prescriptions.

Or, Balzac n'avait pas la foi : il ne croyait guère en la médecine. Dans de nombreuses lettres, voyant que sa maladie ne finit pas, il se plaint de l'impuissance des docteurs à le soulager et dit qu'il compte plus sur la nature et sur le temps que sur eux et sur les médicaments pour le guérir. « Les médecins, écrit-il un jour, travaillent tant qu'ils peuvent à m'en faire un tout neuf (un corps) et à me rendre ce que j'ai perdu. » Et il ajoute, plein d'ironie et de doute : « Je serais fort heureux, s'ils étaient gens

de parole. » (1). D'autres fois, il écrit : « J'ai cherché tous les remèdes imaginables..., mais je les ai cherchés inutilement. » (2). « ...Le temps m'en a guéri (de mon rhume), c'est un médecin à qui personne ne sait gré de ses remèdes. » (3). « Je me contenterai... de vous avouer, à la honte de la médecine, que je tire bien moins de soulagement de ses remèdes que de vos paroles. » (4). « Les remèdes, les médecins ne font ni bien ni mal. » (5).

Pourtant il alla avec beaucoup d'espoir vers quelques-unes des célébrités médicales de son temps. C'est ainsi que, Vaugelas lui ayant parlé des belles cures faites par M. de Lorme (6), « conseiller du roi et médecin ordinaire de Sa Majesté », il prie aussitôt Vaugelas de le recommander à ce médecin : « De me guérir de tous mes maux, vous ne voudriez pas l'entreprendre

(1) Lettres diverses (Paris, Guignard, 1659). Lettre à Mgr l'Évêque d'Ayre, datée du 15 février 1623.

(2) Lettres choisies (Paris, Courbé, 1650), t. II, lettre 18, adressée à M. le président Maynard, datée du 18 décembre 1645.

(3) Lettres à Chapelain (*Mélanges historiques*, Paris, Imprimerie Nationale, 1873), lettre datée du 10 janvier 1644.

(4) Lettres à Conrart (Paris, 1659), livre III, lettre 16, datée du 30 mai 1652.

(5) *Ibid.*, livre III, lettre 24, datée du 1^{er} septembre 1625.

(6) Ce médecin, qui était surtout un spécialiste des maladies des femmes, était fort en vogue à la cour et dans la noblesse. Balzac n'eut qu'à se louer de ses soins; et plus tard, le 12 août 1639, il lui adressait la lettre de remerciements suivante :

« Monsieur,... Je soutiens que le nom de Demi-Dieu ne vous saurait être contesté que par ceux qui ignorent le mérite de monsieur votre père et la noblesse de votre science... Outre Apollon et Esculape son fils, il y a eu en Grèce un Hercule médecin... Le médecin Demi-Dieu dont il s'agit, avait un remède infailible pour faire passer les pâles couleurs et la jaunisse en moins de vingt-quatre heures. Il ne se contentait pas de donner aux dames de la santé et de l'embonpoint, il leur inspirait encore de la jeunesse et de la beauté. Ce fut lui qui guérit la Reine Alceste d'une maladie que la Faculté de Montpellier avait jugée incurable, et je vous allègue particulièrement ce qu'il faisait pour les femmes parce que je sais que vous secourez plus volontiers, aussi bien que lui, le sexe le plus délicat et le plus infirme... » (Lettres choisies. — Paris, Courbé, 1661 — livre IV, lettre 37).

sur M. de Lorme. Ce me sera assez que vous lui fassiez lire en cet endroit que je lui demande la vie, et s'il ne tient qu'à lui obéir pour me conserver, je mets déjà ses ordonnances immédiatement après les commandements de Dieu. Il n'y a point de remède qui soit de mauvais goût quand son éloquence le prépare, ni de douleur qui ne s'adoucisse par ses paroles, avant que d'être vaincue par son art. Les causes les plus éloignées lui sont aussi visibles que les plus ordinaires effets et si la nature s'était fait voir toute nue à lui, il n'aurait pas reçu plus de communication de ses secrets, qu'il s'en est acquis de connaissance. Qu'il me donne donc de meilleures nuits que celles que j'ai eues depuis six ans que je veille, qu'il accorde mon foie avec mon estomac, qu'il finisse toute cette guerre civile qui trouble tout le dedans de mon corps, s'il veut que je ne vive plus que pour sa gloire et pour persuader au monde qu'il ne doit rien à ces princes arabes qui ont exercé la médecine et aux dieux mêmes qui l'ont inventée. Certes si les honneurs purement humains que quelques-uns de sa profession ont autrefois méprisés, lui semblent trop peu de chose, et s'il ne se contente pas d'une reconnaissance civile, je suis tout prêt de l'appeler mon sauveur et de lui faire des autels et des sacrifices... Je ne désire point qu'il me guérisse, il me suffit qu'il m'empêche de mourir et qu'il fasse durer 60 ans mes maladies et mes plaintes.» (1)

Un autre jour, ayant entendu vanter le talent de M. Métivier, « médecin de M. le duc d'Épernon », il lui écrit bien vite :

« Je suis altéré des eaux de vie, depuis que je sais que vous en approuvez l'usage. La bonne réputation que vous leur avez donnée m'a obligé d'en envoyer quérir et d'essayer si cette drogue me réussira mieux que les autres. Je suis bien aise de croire pour la satisfaction de mon goût qu'il n'y a point de meilleurs remèdes que ceux qui doivent le moins à l'artifice des hommes et qui sortent tout préparés du sein de notre commune

(1) Lettres diverses (Paris, Guignard, 1659), livre IV, lettre 46, adressée à M. de Vaugelas et datée du 10 octobre 1623.

mère. Mais je me fie particulièrement à la nature quand elle est autorisée de votre doctrine et qu'elle a l'aveu d'un nom aussi estimé que le vôtre... J'ai reçu... votre belle lettre qui me prescrit l'ordre que je me dois tenir dans cette salubre débauche et m'enseigne à boire avec science. Véritablement vous avez des soins de moi que je ne mérite point et ma santé n'est pas un bien de telle importance qu'il le faille ménager avec une telle économie. Elle ne vaut pas la peine que vous avez prise d'en traiter si doctement, et d'en écrire les deux feuilles de papier que j'ai reçues. » (1).

Il paraît s'être adressé à ce médecin surtout parce qu'il prescrivait l'ingestion d'eau-de-vie dans le traitement de l'entérite, ce qui semble une singulière médication, mais qui avait l'avantage d'être agréable à prendre. Or, Balzac aimait les remèdes agréables :

« Je voudrais bien passer un accord avec les médecins, par lequel il fût dit que toutes les choses agréables fussent bonnes et qu'on se pût guérir en sentant des fleurs, au lieu que les remèdes sont des seconds maux qui viennent après les autres. » (2).

Il voulait aussi que, dès qu'on commençait un régime, on en fût tout de suite récompensé par une amélioration. Écoutez ce qu'il écrit à un ami qui vient de lui apprendre que, depuis plusieurs semaines, il ne mange et boit que ce que son médecin lui permet et que, malgré cela, il ne va pas mieux : « Ce serait une étrange équivoque, voire une indigne injustice, si elle (la maladie) prenait le sobre pour le buveur, et si avec votre eau et votre tisane vous souffriez le supplice que tel que je connais a évité avec son vin d'Espagne et son Frontignan. Je prie Dieu qu'il rende à chacun selon ses œuvres, pour le moins qu'il ne traite pas plus mal la tempérance que les excès. » (3).

(1) *Ibid.*, livre VIII, lettre 30, adressée à M. Métivier, médecin du duc d'Épernon, datée du 3 septembre 1635.

(2) Lettres (Troyes, Balduc, 1634), lettre 59, adressée à Mgr l'évêque d'Ayre, datée du 25 octobre 1622.

(3) Lettres choisies (Amsterdam, Elzevier, 1698), 2^e partie, livre III, lettre 2, adressée à M. de Saumaize, datée du 25 avril 1644.

Du reste, il se rendait bien compte que lui-même commettait des excès. Il en convenait de bonne grâce et confessait parfois à ses correspondants qu'il ne faisait pas tout ce qu'il faut pour guérir. A l'un d'eux, qui souffrait d'entérite, après lui avoir donné une belle leçon sur les aliments autorisés et défendus, il ajoutait : « Vous voyez comme je vous envoie hardiment mes ordonnances. Je vous prie de les suivre et de ne m'imiter pas. Je suis Pharisien en matière de remèdes et me sers de muscat, mais je loue et conseille la tisane. » (1). A Boisrobert il écrivait le 12 septembre 1623 : « Je fais des festins de figues et de melons, et des muscats que je mange, il en sortirait de quoi enivrer la moitié de l'Angleterre. Et ce qui vous donnera peut-être de l'étonnement, c'est que je mets tout cela dans l'estomac d'un malade, à qui même la plupart des bonnes choses sont défendues. Ainsi j'ai trouvé le moyen d'accorder les excès avec les médecines, et en même jour j'essaye le plaisir et la douleur, et nourris ma fièvre de fruit et la purge de rhubarbe. » (2).

Par une contradiction bien humaine, cela ne l'empêchait pas de s'étonner que ses maux ne guérissent point et il rejetait toute la faute sur les médecins, qui, eux, la rejetaient sur l'indocilité du malade : « Ils (les médecins) sont bien aises de se justifier en m'accusant et de couvrir la faiblesse de leur art par l'impérance de leur malade. » (3).

(1) Lettres diverses (Paris, Guignard, 1659), livre VII, lettre 39, adressée à M. ***, datée du 17 janvier 1630.

(2) *Ibid.*, livre III, lettre 7, adressée à M. de Boisrobert, datée du 12 septembre 1623.

(3) Lettres à Conrart (Paris, Courbé, 1659), livre I, lettre 11, datée de « ce dernier février 1650 ».

III

Un ami des pauvres malades.

Ayant été malade la plus grande partie de sa vie, Balzac fut compatissant à ceux qui souffraient et voulut leur laisser une partie de sa fortune pour les soulager. C'est pour cela qu'il fit des dons considérables à l'Hôtel-Dieu de Notre-Dame-des-Anges d'Angoulême.

Il écrivit en tête de son testament : *Christus et pauperes mihi heredes sunt*, et demanda à être enterré au milieu des pauvres malades.

Son vœu fut exaucé. Après avoir reposé dans la vieille chapelle de l'hôpital depuis sa mort jusqu'en 1851, ses restes furent, à cette date, transférés dans la chapelle actuelle, où on lui éleva un monument (1). Au-dessous de son buste, l'on écrivit ces mots :

ICI REPOSE
JEAN-LOUIS GUEZ DE BALZAC
BIENFAITEUR DES PAUVRES
NÉ A ANGOULÊME EN 1597
ET DÉCÉDÉ EN 1654

(1) Au pied du monument est une dalle sous laquelle repose le corps de Balzac et sur laquelle on lit : « Les restes mortels de Jean-Louis Guez de Balzac, transférés de l'ancienne chapelle de l'Hôtel-Dieu le 8 février 1851, ont été déposés sous ce monument, érigé en 1852 par les soins de la Commission des Hospices, secondée dans ce devoir pieux par le Conseil municipal, le Conseil général et la Société archéologique et historique. »

et l'on fixa la plaque de cuivre sur laquelle il avait fait ainsi graver ses dernières volontés (1) :

« Un très grand pécheur, qui n'a rien fait de bon en sa vie, voudrait mourir mieux qu'il n'a veſcu et que ce qu'il préſente aujourd'hui à Dieu ne lui fût point une offrande déſagréable. S'il étoit poſſible, il faudroit faire cette offrande ſecrète et fuir les yeux et la connoiſſance des homes. Mais, puisque la ſeureté de la choſe ne le permet pas et que c'eſt proprement l'affaire des pauvres, il a eſté jugé à propos qu'ils puſſent lire leur droict et ſçavoir ce qu'il leur eſt dû. Pour cette raiſon, on a fait graver ſur ce cuivre :

» Que, par contrat du 17 juin 1652 et 1^{er} octobre 1653, receus par Guillaud, nottaire royal, a eſté donné au bureau de l'Hospital Notre-Dame-des-Anges de cette ville d'Ang^{me} la ſomme de 5 mille neuf centz quarante livres, pour fonder à perpétuité ſix livres tous les Vendredis de chaque ſemaine, qui ſeront distribuées audits jours aux pauvres mendiants qui ſe trouveront audevent dudit Hospital. De plus, la ſome de 3 mille livres, dont la rente au denièr 18 ſera employée auſſi à perpétuité à faire faire des habits pour les pauvres, qui ſeront donez tous les ans le 1^{er} Dimanche de l'Advent. Et, afin que les pauvres puſſent être inſtruits, qu'il a eſté légué centz livres de rente pour contribuer à l'entretien d'un dévot eccléſiaſtique qui leur fera le catéchisme tous les Vendredis. Il a auſſi eſté donné la ſomme de 900 L, dont la rente au denier dix-huict ſera payée annuellement et perpétuellement par les Adminiſtrateurs du dit Hospital aux pauvres priſonniers de la Conciergerie de cette Ville, come auſſi il a donné au bureau dudit hospital, pour les ſecours des Pauvres Malades, la ſomme de trente livres de

(1) Nous avons reproduit le texte gravé ſur cette plaque, en reſpectant ſon orthographe et ſes abréviations. Il eſt écrit tout entier en lettres capitales ; nous avons mis une majuscule en tête de certains mots : c'eſt lors-que la première lettre de ces mots eſt plus haute que les autres dans le texte original. Celui-ci ne préſenté aucune ponctuation ; nous l'avons ponctué, pour qu'il ſoit plus facilement intelligible.

rente d'un costé, et celle de 2 mille livres en principal d'un autre, et outre une lampe d'argent de la valeur de cinq centz livres. Et encore il a esté baillé par le mesme une lampe d'argent du prix et valeur de 800 L à l'église S^t André de cette ditte ville. »

Devant ces témoignages de la générosité de Balzac, on se rappelle que, parmi les néologismes dont il fixa le sens et régla l'usage, lui, le bon ouvrier de la prose française, il en est un qu'il créa et qu'il substitua au vieux terme de *bénéficence* : c'est le mot de *bienfaisance*. Ainsi, celui qui introduisit ce mot dans notre langue sut aussi pratiquer magnifiquement la vertu qu'il désigne, et l'Hôtel-Dieu de Notre-Dame-des Anges lui doit beaucoup.

L'internat de l'Hôtel-Dieu.

Antoine Lafond, premier interne de l'Hôtel-Dieu.

Il semble, d'après certains documents, qu'en 1762 l'Administration de l'Hôtel-Dieu d'Angoulême ait envisagé et peut-être même réalisé la création d'un internat.

M. le chanoine Bisch, organiste à la cathédrale d'Angoulême, avait eu entre les mains, il y a quelques années, un livre de raison qui lui avait été prêté par l'ancien curé de La Rochefoucauld. C'était le livre de raison d'un certain Jean-François Lafond qui, ainsi que nous l'apprennent ses premières pages, habitait, au milieu du XVIII^e siècle, « la paroisse de Vilhonneur », non loin d'Angoulême, dans une maison située au bord du « chemin qui sépare cette paroisse de la paroisse de Pranzac ».

M. le chanoine Bisch en avait copié les passages qui lui avaient paru les plus curieux, entre autres celui-ci :

« Le 6 Sept. 1762 — Le sieur Bourne qui vient d'Angoulême m'apporte une communication d'Antoine (1).

» Le maître chirurgien Demay, de la Maison-Dieu de Notre-Dame-des-Anges d'Angoulême, voyant que le nombre des pauvres malades a fort augmenté, a demandé à Antoine, lequel est le plus ancien parmi ses élèves, de l'aider quotidiennement à pratiquer audit hôpital les saignées et autres opérations propres à son art. D'accord avec MM. du bureau, il apportera cette

(1) Antoine Lafond, fils de Jean-François Lafond,

aide charitablement et gratuitement; et la sœur de la cuisine de la Maison-Dieu, lui donnera chaque jour le manger et le boire.

» Avant d'accepter, il me prie que je lui mande mon conseil.

» Le 7 Sept. 1762 — Je fais réponse à Antoine ce jourd'hui par l'ordinaire.

» Je lui dis que j'aurai une sainte joie s'il donne ses peines et ses talents aux soins des malheureux affligés de maladies, que c'est un moyen efficace de travailler à son éternel salut et qu'il faut remercier Dieu que le maître chirurgien s'intéresse en lui et lui veuille faire acquérir à l'hospice grande connaissance et pratique dans l'art de la chirurgie. »

Dans le registre des hospices, nous n'avons rien trouvé sur cette question. Mais l'extrait du livre de raison que nous venons de citer nous permet de penser que, si Antoine Lafond accepta, comme son père le lui conseillait, les propositions de l'administration et du chirurgien, ce fut le premier interne de l'Hôtel-Dieu de Notre-Dame-des-Anges. Sans doute, on remarquera qu'il y devait venir simplement chaque jour aider son maître, mais qu'il ne devait pas y être logé. Mais, malgré cela, puisqu'il devait être nourri par l'administration et que l'organisation dont il est ici parlé aurait été en somme un demi-internat, nous pouvons la considérer comme la première ébauche, au moins en projet, de l'internat de l'Hôpital d'Angoulême.

On voit que les fonctions de l'interne auraient consisté surtout à assister son maître dans les interventions chirurgicales; il ne semble pas qu'il aurait eu à remplir des fonctions d'ordre médical, comme certains de ses collègues en remplissaient ailleurs : par exemple, à Bordeaux, à l'Hôpital Saint-André, à la même époque, les garçons chirurgiens, c'est-à-dire les internes en chirurgie, devaient suivre non seulement la visite de leurs maîtres, mais encore celle des médecins et tenir les cahiers de visite (1). De nos jours, comme au temps d'Antoine

(1) V. la *Notice historique sur l'internat des hôpitaux de Bordeaux*, par le docteur R. Cruchet, parue dans l'*Annuaire de l'internat des hôpitaux de*

Lafond, à l'Hôpital d'Angoulême et dans les hôpitaux de la plupart des villes de même importance, le rôle de l'interne est surtout chirurgical, les chirurgiens ayant besoin de lui pour les aider ou pour pratiquer l'anesthésie pendant les opérations ; son rôle auprès des médecins est beaucoup moindre.

Le maître d'Antoine Lafond, le chirurgien Demay, fut nommé par la suite lieutenant de M. le premier chirurgien du roi pour la province de l'Angoumois, c'est-à-dire, en quelque sorte, président de la communauté ou de la corporation des chirurgiens angoumoisins (1).

En cette qualité, il fut mêlé à différentes affaires, dont le souvenir est conservé dans les archives de la ville d'Angoulême. C'est ainsi que nous lisons dans ces archives que, le 4 décembre 1779, des « factieux perturbateurs » armés ayant insulté la garde et blessé le maire, M. Marchais de la Berge, ce fut le chirurgien Demay qui, avec un de ses confrères, fut chargé de dresser le procès-verbal des blessures du maire (2).

Au moment de la réunion des États généraux, ce fut lui qui fut député par la communauté des maîtres en chirurgie de la ville d'Angoulême pour, « conformément à l'article 36 du règlement du Tiers-État qui doit être tenu le 5 du mois de Mars prochain dans le couvent des Cordeliers de cette ville..., proposer, remontrer, aviser et consentir tout ce qui peut con-

Bordeaux de 1926 (Bordeaux, éditions du *Journal de médecine de Bordeaux*, 1926).

(1) Ces nominations étaient faites par l'intendant de la généralité de Limoges, dont Angoulême dépendait : la corporation se réunissait et désignait par un vote trois candidats ; l'intendant nommait un de ces trois candidats, généralement, mais non toujours, celui qui avait obtenu le plus grand nombre de voix de ses pairs, nous dirions aujourd'hui : celui qui lui était présenté en première ligne. Le 6 août 1776, la corporation se réunissait ainsi et le maître chirurgien Demay obtenait 16 voix sur 17 votants, tandis que ses deux concurrents obtenaient respectivement 12 et 9 voix ; ce fut le chirurgien Demay qui fut nommé par l'intendant de la généralité de Limoges.

(2) Archives de la ville d'Angoulême, série EE (EE1).

cerner les besoins de l'État, les ressources des abus, l'établissement d'une (*sic*) ordre social durable, dans toutes les parties de l'Administration, la prospérité du royaume, les biens de tous et de chacun des sujets du roy... » (1).

Ce chirurgien Demay, on le voit, était un homme considérable dans sa corporation et Antoine Lafond eut en lui un maître des plus expérimentés.

(1) Archives de la ville d'Angoulême, série HH (HH³, n° 1).

II

Antoine Lafond est reçu maître chirurgien.

Le 13 août 1763, Antoine Lafond était reçu maître chirurgien.

Le compte rendu de ses examens se trouve dans les archives du département de la Charente (1). Il ne sera peut-être pas sans intérêt de le parcourir et d'apprendre par là à connaître les épreuves que l'on subissait alors avant de devenir chirurgien.

Le 12 avril 1763, Antoine Lafond, « aspirant à la maîtrise de chirurgien », présente au premier chirurgien d'Angoulême une requête signée de lui et de son conducteur, c'est-à-dire de son parrain, de celui qui l'introduisait dans la corporation. Cette requête était transmise au lieutenant de la corporation et au prévôt.

Peu de jours après, il fut interrogé sommairement « sur les principes de la chirurgie », et, ayant satisfait aux questions qui lui avaient été posées, il fut immatriculé sur les registres de la corporation et put se présenter le 21 mai à une épreuve préparatoire « sur la nature des playes ». Reçu, il présenta aussitôt une seconde requête pour avoir le droit de passer les autres examens.

Ceux-ci, qui étaient au nombre de huit, commencèrent le 21 juillet et finirent le 13 août; on les appelait, en raison de leur durée, les « examens de trois semaines ».

Le premier de ces examens était un « examen d'ostéo-

(1) Archives du département de la Charente, série E.

logie », portant « sur toute la tête, la poitrine, l'épine, les extrémités tant supérieures qu'inférieures ».

Il était suivi, le 23 juillet, d'un « examen des maladies des os », portant « sur les fractures et dislocations et maladies qui surviennent sur les bandages et appareils ».

Le 25 juillet, le candidat passait un « examen d'anatomie », portant « sur les parties principales, en commençant par la tête, par les parties du bas-ventre, la poitrine ».

Deux jours après, il passait un examen « sur les tumeurs et les playes », sur lequel le compte rendu ne nous donne pas d'autres renseignements.

Le 29 juillet, c'était « l'examen des opérations », portant « sur les opérations chirurgicales telles que la cure des tumeurs, des playes, l'amputation, la taille, le trépan, le cancer, l'empîème, les hernies, les ponctions, la fistule, les ouvertures des abcès ».

Le 2 août, « l'examen des saignées », portant « sur la pratique de la saignée et notamment la manière d'ouvrir la veine, de faire la ligature, les bandages, sur l'anévrisme, sur les accidents de la saignée, sur les moyens d'y remédier ».

Le 5 août, « l'examen des médicaments », portant « sur les médicaments simples et composés, tels que les émollients, adoucissants, résolutifs et quelques autres qui conviennent dans les différentes maladies et sur les emplâtres de différente nature, cataplasmes, fomentation d'huiles, baumes simples et composés et sur leurs vertus ».

Ayant passé avec succès tous ces examens, il ne lui en restait qu'un, appelé « examen de rigueur », mais auparavant il devait présenter au premier chirurgien une troisième et dernière requête, revêtue des mêmes signatures et suivant les mêmes formalités que les précédentes. Enfin, le 13 août, il passait l'« examen de rigueur », qui était l'analogue des épreuves cliniques actuelles. Nous voyons qu'Antoine Lafond y « a été interrogé sur les faits de pratique et qu'il a suffisamment répondu aux diverses questions qui lui ont été faites ».

Après cela, il avait le droit de s'établir comme maître chirurgien.

On n'aura pas été sans remarquer qu'il y avait un examen entièrement consacré à la saignée. Cet examen avait une très grande importance, car on sait la place considérable que, dans le traitement de maintes maladies, occupait alors la saignée. Celle-ci, outre qu'elle n'a plus la même importance en thérapeutique, nous semble aujourd'hui une intervention bénigne et l'on a peine à concevoir qu'on pût interroger longuement un candidat sur cette question. Il est vrai qu'il convenait que les chirurgiens fussent très documentés et experts en la matière, car leur rôle principal de beaucoup consistait à pratiquer cette opération.

A part cet examen sur la saignée, les autres correspondaient à peu après aux examens qui se passent de nos jours, puisque, après avoir commencé par une interrogation sur l'ostéologie, puis l'anatomie, puis la pathologie externe, on passait une épreuve de médecine opératoire, puis une épreuve de pharmacologie et thérapeutique, pour terminer par l'épreuve clinique. L'anatomie occupait une place prépondérante dans cette série d'examens : sur dix interrogations, il y en avait trois qui portaient sur l'anatomie.

Il ne faut pas croire que les examens étaient de simples formalités. Il arrivait que des candidats fussent refusés, et dans les archives on en trouve des exemples. Mais Antoine Lafond fut reçu du premier coup et brillamment à toutes les épreuves. Si Antoine Lafond fut interne à l'Hôtel-Dieu d'Angoulême, en tout cas, il n'y dut pas rester longtemps, car il est probable qu'il quitta l'hôpital au moment de ses examens. Malheureusement, le registre des hospices est muet sur ce point comme sur les autres. Il ne nous apprend rien de précis au sujet des internes avant les environs de l'année 1880, époque à laquelle l'internat fut institué dans les conditions où il se trouve encore aujourd'hui.

CONCLUSIONS

Nous nous sommes efforcé, dans ce modeste travail, ayant d'abord rappelé quels furent les premiers hôpitaux d'Angoulême, de mettre en lumière quelques détails concernant la fondation dans cette ville et le fonctionnement, à l'origine, de l'Hôtel-Dieu de Notre-Dame-des-Anges, qui, après de multiples réparations et transformations, est devenu l'Hôtel-Dieu actuel.

En passant, nous avons dit un mot des nombreuses maladies dont souffrit un de ses premiers bienfaiteurs, Jean-Louis Guez de Balzac, et de la thérapeutique que les médecins qu'il consulta employèrent pour les combattre.

Enfin, nous avons insisté sur le fait suivant : à savoir qu'en 1762, il y aurait eu un interne — le premier — à l'Hôtel-Dieu de Notre-Dame-des-Anges.

VU :

Le Doyen,

C. SIGALAS.

VU, BON A IMPRIMER :

Le Président,

R. CRUCHET.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 10 mars 1928.

Le Recteur de l'Académie,

F. DUMAS.

BIBLIOGRAPHIE

FRANÇOIS DE CORLIEU. — Recueil en forme d'histoire de ce qui se trouve par écrit de la ville et des comtes d'Engolesme (1576). Édition avec commentaires et notes par GABRIEL DE LA CHARLONIE, neveu de l'auteur (Angoulême, Hélié Le Paige, 1629).

VIGIER DE LA PILE. — Histoire de l'Angoumois (sans date, vers la fin du xvi^e siècle). Édition avec commentaires et notes par l'ABBÉ MICHON (Angoulême, J. Lefraise et C^{ie}, 1841).

JEAN-LOUIS GUEZ DE BALZAC :

Œuvres (Paris, Estienne, 1628).

Lettres (Troyes, Balduc, 1634).

Lettres choisies (Paris, Courbé, 1650).

Lettres diverses (Paris, Guignard, 1659).

Lettres à Conrart (Paris, Courbé, 1659).

Lettres diverses (Amsterdam, Elzevier, 1698).

Choix de lettres (Paris, Lecoffre, 1854).

Lettres à Chapelain (« Mélanges historiques », Paris, Imprimerie Nationale, 1873).

REGISTRES manuscrits des délibérations du bureau de l'Hôtel-Dieu de Notre-Dame-des-Anges d'Angoulême, depuis sa fondation en 1651 (Manuscrits conservés à l'Hôtel-Dieu d'Angoulême).

ARCHIVES manuscrites des Sœurs de Sainte-Marthe d'Angoulême, depuis la fondation de leur ordre en 1654 (Manuscrits conservés au Noviciat des Sœurs de Sainte-Marthe, à Angoulême).

JEAN GERVAIS. — Mémoire sur l'Angoumois (1726). Édition avec commentaires et notes par G. BABINET DE RENCOGNE (Angoulême, Goumard, 1864).

J.-P. QUÉNOT. — Statistique du département de la Charente (Paris, Deterville; Angoulême, Trémeau et C^{ie} et J. Broquisse, 1818).

NOTICE historique sur la congrégation des Filles de Sainte-Marthe d'Angoulême. Sans nom d'auteur et sans date (Angoulême, J.-B. Baillarger, vers 1860).

D^r CLAUDE GIGON. — Notes sur les anciens hôpitaux d'Angoulême (Angoulême, Goumard, 1868).

— Les anciens hôpitaux et les maisons de secours de la ville d'Angoulême (Angoulême, Goumard, 1868).

LIÈVRE. — Angoulême, histoire, institutions, monuments (Angoulême, F. Lugeol, Voleau et C^{ie}, 1885).

HENRI LABBÉ DE LA MAUVINIÈRE. — Poitiers et Angoulême (« Les villes d'art célèbres », Paris, H. Laurens, 1925).

ARCHIVES du département de la Charente antérieures à 1790. Série E.

ARCHIVES de la ville d'Angoulême antérieures à 1790. Série AA, série EE, série FF, série GG, série HH, série II.

Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente.

Année 1846, 1^{er} semestre, p. 8 et 17.

Année 1846, 2^e semestre, p. 122.

Années 1856-1857-1858, p. xxx.

Année 1861, p. 139.

Année 1862, p. 174.

Année 1863, p. xxi.

Année 1865, p. xlvii.

Année 1866, p. xlvi.

Année 1867, p. liv et 97.

Année 1887, p. xxxiii.

Année 1892, p. xxx.

Années 1903-1904, p. cxlv.

Année 1915, p. xxxvii.

Année 1916, p. cxvi.

Année 1917, p. c.

Année 1920, p. lxii.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	9
CHAPITRE PRÉLIMINAIRE. — Les hôpitaux d'Angoulême antérieurs à l'Hôtel-Dieu.....	11
L'Hôtel-Dieu.	
I. — Fondation de l'Hôtel-Dieu (1651).....	17
II. — Nomination du premier médecin, du premier chirurgien, du premier apothicaire	21
III. — Le premier règlement	28
Un illustre bienfaiteur de l'Hôtel-Dieu : Jean-Louis Guez de Balzac.	
I. — Un éternel malade.....	35
II. — Un malade indocile.....	39
III. — Un ami des pauvres malades	44
L'internat de l'Hôtel-Dieu.	
I. — Antoine Lafond, premier interne de l'Hôtel-Dieu.....	49
II. — Antoine Lafond est reçu maître-chirurgien.....	53
CONCLUSIONS.....	57
BIBLIOGRAPHIE.....	59

